

Un homme contemple sa maison

C'était pour nous autres la première fois, en juillet-août 1978. On était monté visiter le hameau de Cavaglia. On avait tout d'abord pénétré dans la petite église. Puis l'on avait vu, juste à côté, l'école, celle-ci n'accueillant plus d'élèves depuis une bonne dizaine d'années. C'est ici que j'ai fait mes deux ou trois ans d'école, nous dit Nono. Puis on avait traversé le hameau pour nous arrêter devant sa plus vieille maison. Celle-ci, de 1531, inouïe dans sa vétusté, nous offre à voir l'ensemble de ses escaliers et balcons délabrés couvrant la façade principale. La maison n'était plus habitée depuis longtemps. Et il y avait peu de chance qu'elle le soit à nouveau. On pressentait douloureusement, devant ce qui aurait pu être un merveille si elle avait été soigneusement entretenue, que cette bâtisse continuerait à prendre de l'âge, à laisser les bois se pourrir, et que s'il y avait éventuellement une restauration de la part des autorités, sait-on jamais, celle-ci faite à la moderne ne redonnerait pas cette impression de vieux authentique qu'elle dégageait à cette heure-là. Les restaurateurs qui respectent rigoureusement l'ancien sont rares voire inexistants. Il y aura toujours quelque chose qui cloche dans leur travail. Sauf exception.



Construite au premier tiers du XVI^e siècle, c'est dire l'antiquité du village de Cavaglia.

On s'était dirigé ensuite vers la place principale de ce modeste village. Toute herbée. Sans qu'il n'y ait là personne pour l'animer. C'était désert. Nono s'était placé face à une maison et nous dit :

« C'est ici que je suis né ». C'était alors en 1921. Aujourd'hui il avait 57 ans, bien vaillant encore. Mais la maison n'était pas alors en ces jeunes années ce

qu'elle est devenue aujourd'hui. Elle possédait une sorte de ravancement augmentant de manière significative la surface totale de la bâtisse. Pierres formant piliers, poutres de soutènement et plancher. C'est en cet espace ouvert que l'on mettait sécher les épis de maïs. L'on n'y remisait bien d'autres choses encore, libérant en quelque sorte l'intérieur où les pièces n'étaient pas très vastes, de tout l'encombrement que l'on aurait pu leur offrir.

Nono se souvint de son enfance. Tout petit, déjà à l'âge d'aller à l'école, sans doute vers les 7 ans, il devait conduire le troupeau de moutons sur la montagne, avant qu'il ne regagne sa classe. C'était loin, mais, dit-il, à l'époque il ne sentait ni la pente ni les km, et trottait comme un cabri auprès de ses moutons qu'il laissait paître là-haut une bonne partie de la journée et qu'il n'allait rechercher qu'à la fin de l'après-midi, au sortir de l'école, si les classes allaient jusque-là.

Il nous raconta aussi qu'il ne fit que trois ans d'école et qu'il n'eut jamais qu'un seul livre. Et qu'aussitôt après, vers les 10 ou 11 ans, on l'engagea dans le cadre de la construction d'un vaste réservoir devant contenir le plus d'eau possible pour le village, le grand, celui de Brembilla, dans le fond de la Vallée. La consommation augmentait sans cesse, on devait collecter de plus en plus de sources, et établir des réserves aussi de plus en plus importantes. Lui, le bouèbe, il était chargé d'aller chercher les pics émoussées lors des travaux de minage, de les amener à la forge mobile qui se tenait à la sortie du réservoir. Ensuite il devait ramener les pointes que l'on venait de rafraîchir à leurs utilisateurs, plongés dans le noir si ce n'est quelques lampes modestes leur permettant néanmoins de pouvoir travailler. Quelle vie !



La voilà, la maison de mon enfance.

Puis Nono nous raconta qu'il avait dû ensuite accompagner un oncle, car alors il devait déjà avoir perdu son père, travaillant à la fabrication du charbon de bois dans les montagnes dont on ne sait plus leur emplacement, quelque part dans cette vaste Italie du nord. C'était la guerre. Ils entendaient passer les avions, sans doute déjà les bombardiers anglais ou américains qui allaient déverser leurs chapelets de bombes sur cette Italie envahie désormais par les Allemands. Il était le plus jeune de l'équipe. Il était chargé d'aller chercher les provisions dans le fond de cette vallée, essentiellement de la farine de maïs. Il les remontait pour tout aussitôt préparer la polenta dont il avait la responsabilité. Un gamin parmi les adultes. Une expérience inoubliable. Avant qu'il n'aille en Suisse, avant même l'âge légal, où il y accompagnait les bûcherons, tous ceux-là issus de sa famille ou des maisons environnantes. Il prenait contact avec le Risoud, avec cette immense forêt. Il apprenait à scier, le travail se faisant encore avec la louve ou passe-partout, la tronçonneuse n'ayant pas encore gagné ces contrées. Il rentrait parfois au pays. Il oscillait déjà, comme ce serait sa vocation de toujours, entre la Suisse et l'Italie. Désormais. Il avait eu l'occasion d'acheter avec un frère une petite maison à Gaiazzo, ce qui lui avait permis de quitter la demeure familiale qui resterait à un autre frère. En fait ils étaient quatre frères et une sœur dans la famille. L'ainé, avec lequel il avait racheté cette seconde bâtisse, avait fait la guerre. Il avait participé à la campagne de Russie. Il n'en avait rentré rien de bon pour sa santé, si bien que sa vie fut relativement brève.



Ce tas de pierre témoigne encore de l'emplacement où était l'angle de l'appentis.



La voilà, la chère vieille maison. Copie prise sur un smartphone, d'où la qualité moyenne. L'ambiance y est quand même. Des personnages sur le devant de la maison et sur l'appentis, un bestiau, et cette maison que l'on n'entretient pas forcément avec toute l'attention qu'elle mériterait. Les travaux indispensables sont faits à la bergamasque, c'est-à-dire à l'arrache ou de manière très approximative. Tout juste s'il n'y a pas du fil de fer quelque part !

Nono était donc là, avec ses souvenirs. Nous indiquant que le tas de pierre qui était demeuré sur la place, était constitué de celles de l'appentis que l'on avait démolì, on ne sait trio pour quelles raisons. Sans doute qu'il était très vétuste, irréparable, dangereux et que vu cette situation, il avait fallu le raser. La maison, non vraiment, ne pouvait plus avoir la même allure. C'était un peu comme une nouvelle construction.

Il n'avait naturellement en ce temps-là aucune photo de la demeure telle qu'elle se présentait. Juste était-elle encore dans son souvenir, tandis que nous autres ne pouvions pas l'imaginer. Car c'est ainsi, des gens ont pu vivre dans une certaine bâtisse pendant des décennies voire des siècles, dès qu'elle se présente sous un nouvel état, l'ancien disparaît presque aussitôt dans le puits sans fond des âges. Ainsi en fut-il ici.

On avait compris, au travers de ce long discours, à quel point en ce temps-là la vie était difficile, et que le travail, dans un pays où l'agriculture et l'élevage ne sont que de subsistance, était rare. Combien donc des habitants du village étaient partis ? D'aucuns n'étaient jamais revenus, d'autres, comme on l'a dit précédemment, et tel était le cas de Nono et de sa famille, oscilleraient toujours entre l'Italie et la Suisse, sans jamais trouver vraiment quel est l'endroit préférable, là où l'on se sent le mieux. En fait les commodités de la Suisse où l'on avait construit, avaient désormais la priorité. Ici, ce ne serait plus que pour les vacances. Comme en ces journées où l'une d'elle avait été consacrée à la visite de Cavaglia. Sitôt après on était redescendu à Gaiazzo où était désormais la maison que l'on habite. Sans regret peut-être de l'ancienne, que d'aucuns de la famille avaient restaurée pour lui donner tout le confort nécessaire.



La citerne ronde, utilisable par tout le pàté de maisons, reste toujours en place parce que on l'entretient avec soin.



La demeure de juste à côté. On a l'habitude, semble-t-il, d'entasser des pierres devant les maisons. Elles pourraient resservir. Les photos se font en général en l'absence des géniteurs.



Plongeurs dans la jeunesse de Nono. Dernier rang depuis la droite : le curé, don Lino, Catarina, sœur de Nono qui est à ses côté – une inconnue - Giuseppe, frère d'Umberto. C'est l'hiver, on est sans doute revenu de Suisse où l'on ne reste que huit mois à titre de saisonnier. Le curé accompagne volontiers toute cette jeunesse dont il n'est guère plus âgé.